



VOL. III.—No. 22.

MONTREAL, JEUDI, 30 MAI, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

**GALERIE NATIONALE.**

**MONSIEUR THOMAS COOKE.**

PREMIER EVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES.

Né le 9 Février 1792, mort le 31 Mars 1870.

En essayant d'esquisser la vie de monseigneur Thomas Cooke, premier évêque des Trois-Rivières, nous croyons rencontrer les désirs de beaucoup de personnes. Le souvenir de ce prélat est encore vivant au milieu du peuple qu'il a gouverné pendant des années longues et heureuses, et plus d'une âme s'est plaint de ce qu'il ne s'était pas trouvé, parmi ceux à qui il a fait du bien, un seul historien pour transmettre à la postérité le souvenir de ses vertus. Nous en avons gémi nous-même, et puisque personne n'apparaît encore sur la scène, nous nous décidons à faire ce que nous pourrions dans une œuvre qui nous a toujours paru au-dessus de nos forces. C'est une belle et noble figure que nous avons à présenter au lecteur, aujourd'hui. Elle est restée dans notre mémoire telle qu'elle nous est apparue dans notre première jeunesse. C'était en 1857, Mgr Cooke faisait sa visite pastorale. Il arriva dans notre paroisse natale au milieu d'une affluence considérable, et nous nous le représentons encore s'avancant vers l'église, la crosse en main et la mitre en tête. Il était beau à voir dans cette circonstance : cette figure mâle et calme, cette dignité dans le maintien, cette démarche majestueuse, tout imposait en lui. Ce jour-là, nous avons conçu la plus grande idée possible de l'épiscopat catholique. Quelle magnifique personnification de l'autorité que ce saint évêque !

Cet air de dignité qui nous avait tant frappé, Mgr Cooke le conservait dans toute sa conduite ; jamais de bassesses ni de trivialités en lui. C'était le prêtre, c'était l'évêque qui ne se souvient pas d'avoir été autre chose, et qui ne peut, par conséquent, se ravaler aux allures des mondains. Il était né prêtre, on ne peut se le représenter vivant dans un autre état.

C'était avant tout un homme d'ordre, de dévouement et d'énergie.

Il se soumettait aux lois et règles de l'église avec une exactitude scrupuleuse, et il ne concevait pas qu'un prêtre pût en agir autrement. Quand donc il s'apercevait qu'on enfreignait la discipline ecclésiastique, il se trouvait singulièrement indigné, son sang d'irlandais bouillonnait dans ses veines, et il foudroyait le délinquant d'un mot terrible, ou d'une sentence proverbiale dont on se souvenait longtemps. (1) Cependant il n'avait point de rancune, parce qu'il ne s'excitait jamais qu'à la surface ; le fond de son cœur était la bonté.

L'évêque des Trois-Rivières se montrait extrêmement jovial dans ses rapports journaliers avec les prêtres, et possédait à un haut point le beau talent de narrer. Il avait aussi des réparties adroites et piquantes ; mais il faut bien avouer ici qu'il lui arrivait de passer les justes bornes. Sa répartie, quelquefois, n'était plus une pointe, c'était un dard.

Par respect, le pauvre prêtre maltraité avalait péniblement la réponse qui lui était venue naturellement sur les lèvres, tout en disant intérieurement : si vous n'étiez pas mon supérieur, je saurais bien vous trouver une réponse.

Avec les laïques, Mgr Cooke était d'une urbanité et d'une politesse exquise. Il était d'une douceur incomparable avec les enfants. "Souvent" dit le *Journal des Trois-Rivières* "se promenant dans les rues de cette ville, il se plaisait à les arrêter, à les questionner, à s'informer de leurs parents, et jamais il ne les quittait sans leur donner une caresse amicale."

Il était enfin d'une charité sans égale pour les pauvres, et ceux-ci lui rendaient en amour le bien qu'il leur faisait par ses aumônes ; jamais père ne fut plus tendrement aimé. Quand il est disparu de ce monde, nous n'en pouvons douter, les larmes les plus sincères ont dû être versées par des malheureux. Tel était Mgr Cooke : caractère digne mais impérieux ; chrétien rigide pour lui-même (ce qui n'offre pas d'inconvénients), mais exigeant un peu trop pour les autres ; charitable, tendre, affectueux, mais s'excitant avec facilité et prêt à foudroyer pour des peccadilles.

Afin de rendre son portrait ressemblant, nous n'avons pas voulu le flatter. Nous ne faisons pas son panegyrique, mais son histoire.

Nous le savons, il y en a qui n'ont gardé de Mgr Cooke que le souvenir de ses actes de sévérité et de rudesse ; cela est tout-à-fait injuste. Quoi ! cette régularité incomparable, ce zèle brûlant, cette charité sans bornes, cette piété angélique, ces exemples d'abnégation et de dévouement qu'il a tant de fois donnés à son clergé et aux fidèles, tout cela pourrait être oublié ou compté pour rien ! Mais l'Eglise n'a-t-elle pas à désirer d'avoir toujours des prélats semblables à lui, pour faire fleurir l'amour de la discipline. L'église des Trois-Rivières a-t-elle souffert de la sévérité de Mgr Cooke ? On sait, au contraire, que l'épiscopat de Mgr Cooke a été un temps de paix et de gloire pour elle ; la concorde a toujours régné, et la piété a fleuri chez les prêtres et chez les fidèles. Dans notre temps de relâchement, craignons d'accuser trop facilement les âmes sévères.

Maintenant, nous n'en doutons pas, le lecteur aimera à nous suivre dans les détails de la vie du vénérable évêque des Trois-Rivières. Nous allons pénétrer dans un riche parterre, il nous serait impossible de signaler et d'analyser chaque fleur, mais nous irons tout droit aux objets qui y frappent le plus les regards, nous nous arrêterons à considérer les fleurs dont les parfums nous paraîtront plus suaves et plus recherchés.

Mgr Cooke est né à la Pointe-du-Lac, le 9 février 1792, d'un père irlandais et d'une mère canadienne-française. Sa mère, Isabelle Guay, était surtout remarquable par un caractère fort et une piété ardente ; c'était une femme canadienne comme celles que le Père Félix a louées du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris.

Son père, Jean-Thomas-Cooke, était Irlandais pur-sang. Il avait commencé à fréquenter les écoles en Irlande, mais la manière dont il était traité par ses parents d'abord et par ses maîtres d'école ensuite, vint à peser trop lourdement pour son caractère raide, vif et fier. Un jour il s'entendit avec de petits compagnons, qui se prétendaient aussi maltraités que lui, et tous résolurent de s'enfuir en Canada. Ils s'introduisirent secrètement dans un vaisseau qui partait pour l'Amérique, et se montrèrent au capitaine seulement lorsqu'ils furent rendus en pleine mer. Le capitaine fut dans le dernier embarras pour savoir que faire des jeunes fugitifs ; mais, arrivé en Canada, il eut le plaisir de trouver des compatriotes qui se chargèrent des émigrés et leur trouvèrent des situations.

Thomas Cooke fut recommandé au commandant de l'Île Ste. Hélène, et placé par lui dans un moulin des environs de Montréal, afin qu'il apprit le métier de meunier. Il avait alors de douze à seize ans.

Le seigneur Montour, pour satisfaire ses goûts celtiques, avait bien voulu se passer la fantaisie de faire venir un meunier irlandais, pour son moulin de la Pointe-du-Lac ; on lui envoya Jean-Thomas Cooke.

Le meunier n'était pas encore marié ; il fit bientôt la connaissance d'Isabelle Guay, fille d'un excellent cultivateur de l'endroit, et parvint à obtenir sa main, après avoir vaincu une forte opposition de la part des parents. Le nouveau couple

établit d'abord dans une grande maison située à proximité du moulin, probablement sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la demeure enchantée de l'honorable Mailhot. Dieu bénit le mariage du meunier, il lui naquit là plusieurs enfants, entre autres Thomas, qui devait être Mgr Cooke. Il était en état de faire quelques épargnes, et il parvint à acheter une petite terre située à une demi-lieue du moulin, sur laquelle la famille alla s'établir.

Le jeune Thomas ou Tom, comme on l'appelait, servait déjà la messe depuis plusieurs années avec André, son frère. Ces deux enfants s'étaient fait aimer de M. Orfroy, le curé du lieu, qui, par une complaisance rare, voulut bien leur faire lui-même l'école. On ne trouvait pas des instituteurs à toutes les portes alors, et c'était un grand bienfait que M. Orfroy accordait à ses servants de messe. André ne put rien apprendre, mais Thomas était appliqué et réussissait à merveille. Plusieurs traits nous montrent son goût extraordinaire pour l'étude. Quand la famille se fut établie à une demi-lieue du moulin, il était chargé de porter chaque jour le dîner à son père, du moins pendant la saison de l'été ; mais il ne voulait pas perdre le temps du voyage ; il suivait la grève, pour n'être dérangé par personne, et s'en allait en étudiant. Souvent aussi sa mère lui commandait d'aller chercher les vaches de la ferme ; il partait aussitôt, le livre à la main. Arrivé au bout du pré, l'herbe fraîche l'invitait à s'asseoir, le silence l'invitait à l'étude, il oubliait tout et se plongeait dans ses livres. La brunante arrivait ainsi, et la mère inquiète se voyait contrainte d'envoyer quelqu'un à la recherche du petit étudiant.

Le souvenir qui reste de son caractère d'alors c'est qu'il était écrivain, mais pieux et d'un excellent cœur.

M. Orfroy avait déjà enseigné à son serviteur de messe les premiers éléments de la langue française et de la langue latine, lorsqu'arriva une nouvelle importante et qui fit beaucoup de sensation : l'école de Nicolet, fondée par M. Brassard, avait été léguée à Mgr Denault, et changée par lui en une haute maison d'éducation. Les cours s'ouvraient sous la direction d'un ecclésiastique distingué, M. Roupe, plus tard prêtre de St. Sulpice.

C'était en 1804, M. Orfroy ne crut pas trouver de circonstance plus favorable, il y envoya immédiatement son élève. Ainsi Mgr Cooke fut l'un de ces vingt-neuf élèves qui vinrent se ranger sous la direction de M. Roupe, dans la bâtisse qu'on appelle encore le vieux collège, et qui furent les aînés de la grande famille de Nicolet. Alors on ne faisait pas ses classes aussi facilement qu'aujourd'hui ; les livres manquaient, il fallait copier de sa main tout ce que l'on devait confier à sa mémoire.

Malgré cela, Mgr Cooke fit un excellent cours d'études, car il apprit parfaitement tout ce qu'il lui fut donné d'apprendre. Jusqu'à ses dernières années, ses souvenirs classiques étaient demeurés frais dans sa mémoire, et, à toute heure, il entremêlait son discours de citations du plus heureux effet. En quatre ans, il fit ses classes de littérature et termina ainsi ses études à Nicolet, car on n'y faisait pas encore les classes de Philosophie. Il était alors âgé de 16 ans.

Cette année, 1808, un malheur affreux vint fondre sur la famille Cooke.

Le meunier du seigneur Montour avait quitté le moulin de la Pointe-du-Lac, et après avoir été employé au moulin de M. Hart, puis à celui de Ste. Marguerite, il s'était associé avec un nommé Courteau et avait fait l'acquisition du moulin du Cap de la Madeleine. Son associé avait une renommée équivoque et se faisait craindre partout à la ronde. Comme le meunier Cooke se trouvait un jour aux Trois-Rivières, et qu'il pressait Courteau de s'embarquer, afin de pouvoir traverser avant la nuit, celui-ci, échauffé par le vin, lui dit insolentement : "tu

(1) Il ne semblait pas soupçonner qu'aucun de ses prêtres pût devenir rebelle ; voilà pourquoi, peut-être, il négligeait les ménagements et les détours de l'autorité qui craint.